

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON II  
FACULTÉ DE LETTRES, SCIENCES DU LANGAGE ET ARTS  
DÉPARTEMENT DE SCIENCES DU LANGAGE

Direction : Colette GRINEVALD

# Éléments de sociolinguistique du bésiro (chiquitano)

---

Approche bibliographique et approche de terrain d'une langue en danger de Bolivie.

Pierric SANS

Juin 2009

*Mémoire de Master 1ère année. Réalisé sur la base d'une recherche bibliographique et d'une enquête de terrain pendant le mois d'avril 2009.*



## Résumé

Ce mémoire consiste en une introduction pluridisciplinaire sur l'ethnie Monkoka, plus connue sous le nom « chiquitanos », qui vit dans le Sud-est de la Bolivie. Cette étude sociolinguistique, avant tout, tente de situer ce groupe géographiquement, en décrivant la situation qui l'entoure, puis historiquement en expliquant la manière dont cette ethnie s'est construite, et dont l'identité a été créée. La troisième partie traite des organismes indigènes qui sont apparus ces dernières années dans cette région. Puis, dans une perspective sociolinguistique, la quatrième partie tente d'analyser la manière dont les échanges se font parmi les Chiquitanos, et dont la diglossie est gérée. Enfin, l'étude traite l'alphabet de la langue, la manière dont il a été créé, et comment il est utilisé.

**Mot clés** : chiquitano, sociolinguistique, bésiro, Bolivie

## Abstract

This master thesis is a multidisciplinary presentation of the Monkoka, an indigenous group, living in the South East lowland region of Bolivia, also known as “Chiquitanos”. This paper will talk about the geographical and historical contexts of the group and then tackle the indigenous organizations. I will then take a closer look to the sociolinguistic profile of their language, and finally summarize the different alphabets that have been used to write the language.

**Keywords:** chiquitano, sociolinguistic, bésiro, Bolivia

## Résumé grand public

Les chiquitanos sont des indiens qui vivent dans l'Est de la Bolivie. Dans ce mémoire, je décris le milieu dans lequel ils vivent, la manière dont ils ont été colonisés par des missionnaires jésuites, et je liste les différents organismes qui défendent leurs droits. Après cela, à partir des observations faites sur place, j'analyse qui parle la langue, dans quel contexte, et j'essaye d'en donner un profil. Enfin, je répertorie tous les alphabets qui ont été utilisés pour écrire la langue.

# Sommaire

<b>Résumé</b> .....	<b>a</b>
<b>Abstract</b> .....	<b>b</b>
<b>Résumé grand public</b> .....	<b>c</b>
<b>Sommaire</b> .....	<b>1</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>3</b>
<b>1. Géographie</b> .....	<b>5</b>
1.1. Localisation .....	5
1.2. Lieux d'enquêtes .....	7
1.2.1. <i>Concepción</i> .....	7
1.2.2. <i>Lomerío</i> .....	8
1.3. Contacts inter-ethniques .....	9
1.3.1. <i>Groupes indigènes</i> .....	9
1.3.2. <i>Immigrants sans identité indigène</i> .....	10
1.3.3. <i>Autres</i> .....	11
1.3.4. <i>Conclusion</i> .....	11
<b>2. Histoire</b> .....	<b>13</b>
2.1. Période pré-missionnaire .....	13
2.2. Période missionnaire .....	13
2.2.1. <i>Création des missions jésuites</i> .....	13
2.2.2. <i>Politique linguistique</i> .....	14
2.3. Fin des missions .....	15
2.4. Période récente .....	16
<b>3. Représentations politiques</b> .....	<b>17</b>
3.1. Organismes indigènes internes à la communauté .....	17
3.2. Organismes indigènes externes à la communauté .....	18
3.3. Autres organismes .....	18
<b>4. Sociolinguistique et vitalité</b> .....	<b>19</b>
4.1. Usage de la langue.....	19
4.2. Registres et évolutions de la langue .....	19
4.3. La langue dans les médias .....	20

4.4.	Âges et nombre de locuteurs .....	21
4.5.	Synthèse des informations.....	22
4.6.	Conclusion.....	25
<b>5.</b>	<b>L'alphabet et son utilisation.....</b>	<b>26</b>
5.1.	Éléments de phonologie .....	26
5.2.	Histoire des alphabets.....	27
5.2.1.	<i>Écrits anciens</i> .....	27
5.2.2.	<i>Écrits récents</i> .....	29
5.2.3.	<i>Normalisation de l'alphabet</i> .....	31
5.3.	Éducation Interculturelle Bilingue.....	34
5.3.1.	<i>L'école normale</i> .....	34
5.3.2.	<i>Matériels scolaires</i> .....	35
5.4.	Équipe Technique Multidisciplinaire .....	35
5.5.	Conclusion.....	35
	<b>Conclusion .....</b>	<b>37</b>
	<b>Références.....</b>	<b>38</b>
	<b>Liste des illustrations .....</b>	<b>40</b>
	<b>Liste des abréviations .....</b>	<b>41</b>

## Introduction

Ce mémoire est un profil sociolinguistique du *bésiro* (chiquitano), une langue non-classée des basses terres de Bolivie. Il rend compte des recherches que j'ai effectuées au cours de mon année de Master 1 en Sciences du Langage à l'Université Lyon 2. Celles-ci se basent d'une part sur des sources bibliographiques diverses, et d'autre part, sur une expérience de terrain « pilote » au mois d'avril 2009, au cœur du territoire des indiens chiquitanos. Il a pour but de poser les bases d'un travail plus vaste de description typologique de leur langue, par le biais d'un mémoire de deuxième année de master, puis d'une thèse de doctorat. Linguistiquement parlant, cette langue présente l'intérêt d'une part d'avoir été peu décrite, et, d'autre part, d'être une langue présumée isolée. Le champ scientifique est en cela très vaste, et les enjeux considérables.

Pour plus de clarté, les conventions que je vais utiliser pour nommer les entités sont les suivantes : les membres de la communauté sont les *Chiquitanos*, leur territoire est la *Chiquitanía* et leur langue est le *bésiro*. Pendant longtemps le nom de la langue a été le « chiquitano », du nom de l'ethnie. Mais depuis les années 1990, les membres eux-mêmes ont décidé d'appeler leur langue *bésiro*, ce qui signifie « langue juste ». Ce nom a été repris par les Chiquitanos au quotidien. Aujourd'hui, plus personne ne se dit locuteur du « chiquitano », les gens préfèrent dire qu'ils parlent *bésiro*. Le nom de l'ethnie et de ses membres, « chiquitano », vient de l'ancien nom que les colons espagnols leur donnaient : *chiquito*. Récemment, les Chiquitanos ont décidé de s'autodésigner *Monkox* (*Monkoka* au pluriel), du nom d'une des ethnies qui a formé le groupe chiquitano. Je n'ai pas retenu ce nom pour deux raisons : il est très récent, personne en dehors des frontières de la Bolivie, ne le connaît ; et, sur le terrain, les Chiquitanos eux-mêmes n'emploient pratiquement pas ce nom.

Ce mémoire est organisé de la façon suivante. D'abord je présente le contexte géographique dans lequel se trouvent la *Chiquitanía* et le *bésiro* (§1), ainsi que le contexte historique singulier de la création de l'ethnie chiquitano (§2). Ensuite, je discute de l'organisation et de la représentation politique des Chiquitanos (§3). La section 4 est un profil sociolinguistique de certains locuteurs du *bésiro*, centré sur l'état de vitalité de la langue. Enfin, je propose une discussion des différents alphabets qui ont été utilisés dans le passé pour écrire la langue, en me concentrant sur le plus récent (§5).

Je tiens à remercier Colette Grinevald pour la confiance qu'elle m'a témoignée, la formation qu'elle m'a donnée, la préparation au terrain, ainsi que l'aide qu'elle m'a apportée à la rédaction de ce mémoire. Colette Grinevald, par sa participation en tant que coordinatrice à l'alphabet *bésiro* m'a donné des informations, et notamment des contacts, sur le terrain chiquitano. Françoise Rose et

Antoine Guillaume ont activement participé à la naissance de mon projet, notamment en m'aidant sur le choix du terrain, et en me donnant des contacts sur place. Le laboratoire Dynamique du Langage, rattaché à l'Université Lyon II est devenu un foyer de connaissance des langues en danger de Bolivie avec la présence de ces deux chercheurs spécialisés dans ce pays. La présence de Marine Vuillermet, qui travaille sur l'ese ejja, autre langue en danger de Bolivie, a renforcé le groupe des « bolivianistes » de ce laboratoire, qui m'a beaucoup aidé dans la mise en place de ce projet.

Je remercie également Pilar Valenzuela, Willem Adelaar et Mily Crevels qui m'ont fourni des informations ponctuelles. Jorge Riester m'a donné beaucoup de conseils spécifiques au terrain des Chiquitanos qu'il connaît bien, et m'a fourni plusieurs contacts qui se sont avérés primordiaux. Enfin, je remercie AALLED, la structure qui a permis la concrétisation de mes recherches sur le terrain.

# 1. Géographie

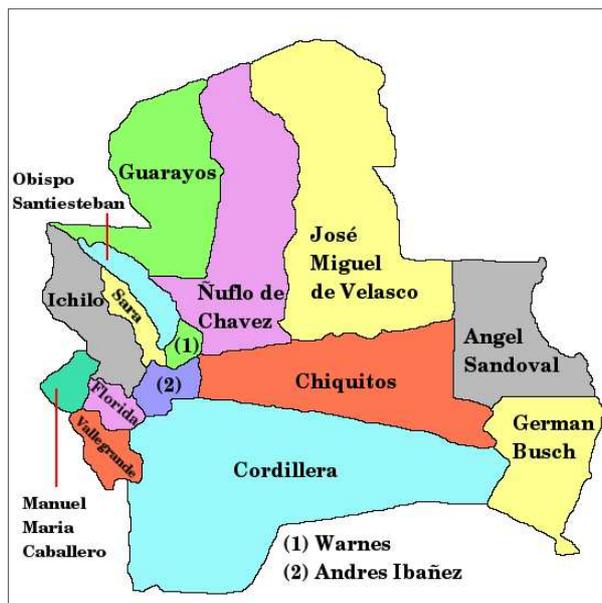
## 1.1. Localisation

Les Chiquitanos vivent en Bolivie – et dans une moindre mesure dans l’Ouest du Brésil – dans la région dite des Basses Terres. La région où habitent les chiquitanos est appelée, et sera appelée dans ce mémoire, *Chiquitanía*. Politiquement, ils habitent dans le département de Santa Cruz, à l’Est du pays, comme nous pouvons le voir dans la Carte 1.

Carte 1 : Départements de Bolivie (Source : Wikipedia)



Carte 2 : Provinces du département de Santa Cruz (Source : Wikipedia)



Le système politique bolivien découpe chaque département en provinces. Dans la Carte 2, nous pouvons voir les provinces du département de Santa Cruz. Selon le rapport de PROEIB ANDES (2001 :1), les Chiquitanos habitent les provinces de José Miguel de Velasco (où il y aurait 140 communautés), Ñuflo de Chávez (78 communautés), Chiquitos (47 communautés), Angel Sandóval (36 communautés), et Germán Busch (22 communautés). Le total des communautés serait donc de 322, ce qui est un peu moins que les 400 communautés comptées par l'anthropologue allemand Jürgen Riester (communication personnelle, 2009), et que les 472 officiellement reconnues par l'Organisation Indigène Chiquitana (C.E.P.O.CH, 2007). Par ailleurs, PARAPAINO CASTRO *et al.* (2003 :8) mentionnent des communautés dans le département du Beni, dans la province Alto Iténez, plus au Nord. Toutefois, la langue n'est pratiquement plus parlée que dans la province de Ñuflo de Chávez, et plus particulièrement au Sud de celle-ci, dans la région appelée Lomerío (cf. 1.2.2, page 8).

Ci-après, sont consignées les limites de la Chiquitanía telles que données par Jürgen Riester (cité dans PARAPAINO CASTRO *et al.*, 2003 :10). On pourra s'aider de la Carte 4, page 12.

- *Au Nord* : La rivière Iténez (ou Guaporé) qui joue également le rôle de frontière entre la Bolivie et le Brésil, le long du département du Beni (cf. Carte 1, page 5), ainsi que le Nord du département de Santa Cruz.
- *À l'Ouest* : Le Río Grande qui prend sa source au Sud de Cochabamba, puis contourne la ville de Santa Cruz par l'Est, se dirige vers le Nord, avant de se jeter dans la rivière Iténez, à plus de 650 km de Concepción, une des villes les plus importantes de la Chiquitanía.
- *Au Sud* : Le voie de chemin de fer qui part de la ville de Santa Cruz vers l'Est, en passant par San José de Chiquitos, Roboré, Corumbá (ville brésilienne à la frontière de la Bolivie) avant de poursuivre sa route vers São Paulo.
- *À l'Est* : La frontière avec le Brésil, qui se confond au Nord avec la rivière Iténez.

Il faut noter que certaines recherches récentes (DUNCK CINTRA, 2008; SANTANA, 2008) ont montré l'existence d'indiens chiquitanos vivant dans l'état du Mato Grosso. Ces deux chercheurs ont effectué leurs études sur les communautés d'Acorizal et Fazendinha. Il semblerait que dans ces communautés, la langue soit moribonde. Il n'est pour le moment pas possible de savoir si les communautés chiquitanos du Brésil se sont créées par des migrations récentes, où s'il s'agit de territoires chiquitanos depuis plusieurs siècles. Toutefois, il faut noter que les études statistiques menées par le PROEIB ANDES ne prennent pas en compte les communautés outre-frontalières, et les organisations indigènes, ne les prennent pas en compte non plus (CIDOB, O.I.CH, cf., 3 page 17).

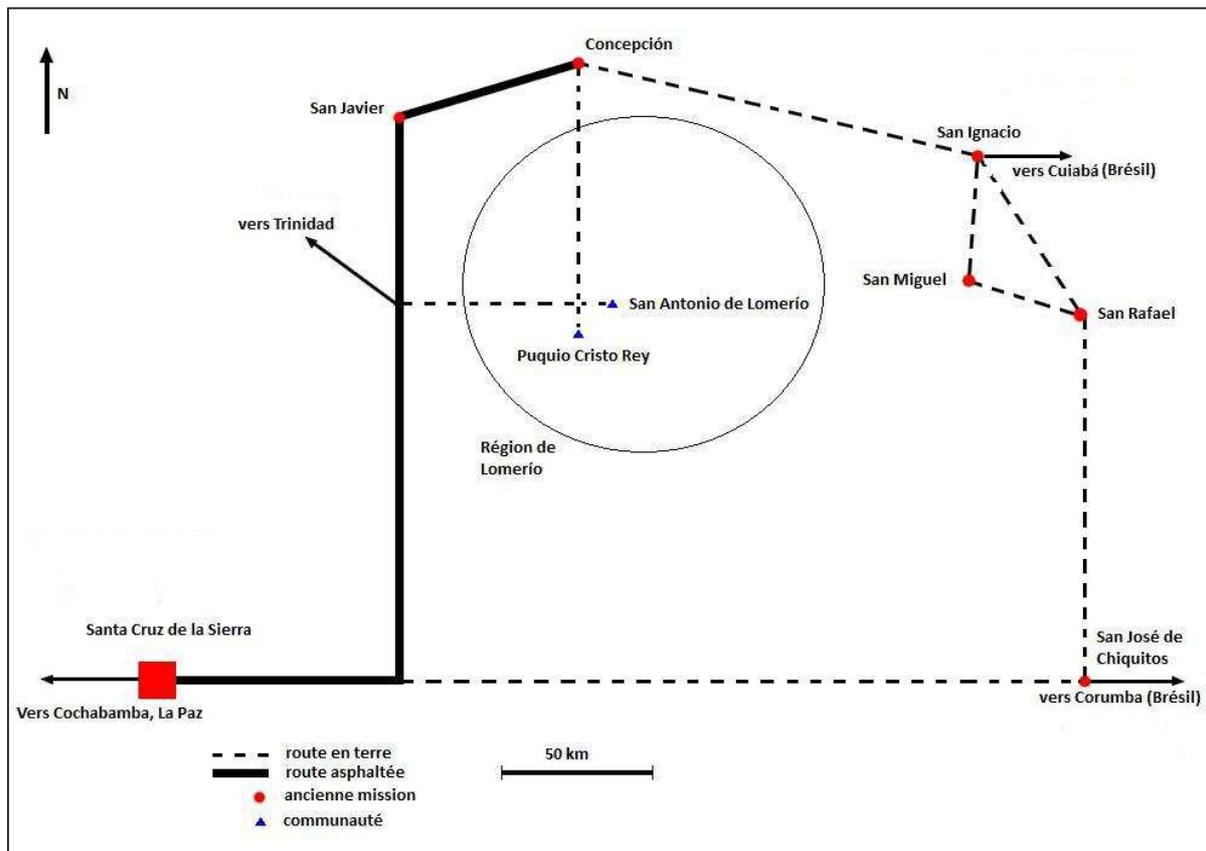
## 1.2. Lieux d'enquêtes

L'enquête que j'ai menée s'est faite à deux endroits de la Chiquitanía. Je propose une brève description de ces lieux, d'un point de vue géographique, politique et linguistique. Pour mieux se figurer la configuration des lieux, un schéma (Carte 3, page 7) montre les principales missions, ainsi que les deux communautés visitées.

### 1.2.1. Concepción

La Chiquitanía, comme nous l'avons vu, est un territoire très vaste, assez inégalement peuplé. La majorité des communautés se trouve dans la province de Ñuflo de Chavez, et la grande majorité des locuteurs se trouve dans la même province. La ville la plus importante de la province, ainsi que sa capitale politique, est Concepción, une ville d'environ 6000 habitants. La route de Santa Cruz qui y mène est asphaltée jusqu'à Concepción, puis cesse de l'être. La ville a accueilli beaucoup de personnes venant de Santa Cruz, ou de l'altiplano, au moment du boom du caoutchouc (au début du XX<sup>ème</sup> siècle), et de là, n'a aujourd'hui plus grand chose d'une ville à forte identité indigène.

Carte 3 : Schéma des lieux visités (carte personnelle à partir de Google Earth)



Grâce à sa position centrale dans la Chiquitanía, Concepción est devenue, depuis les années 90, la ville la plus vivante en termes d'indigénisme. C'est à Concepción que se situe le siège de l'O.I.CH, l'organisation mère représentative de toutes les communautés chiquitanos, qui a un pouvoir

décisionnel en interne (budgets d'amélioration des communautés, organisation des élections des *caciques*<sup>1</sup>), et représentatif en externe (avec le gouvernement de La Paz, ou les organisations indigènes d'autres ethnies). C'est également à Concepción qu'a été installée en 2005 la nouvelle école normale (école de formation d'instituteurs capables d'enseigner du primaire au baccalauréat). Cette école normale est spécialisée dans la formation de professeurs bilingues (castillan – bésiro, ou castillan – guarayo).

C'est à Concepción qu'a été organisé, en 1995, un atelier de normalisation des alphabets de plusieurs langues des Basses-Terres de Bolivies, dont le bésiro. Cet atelier, organisé par Colette Grinevald, a décidé de l'alphabet toujours en vigueur aujourd'hui pour les écrits en langue (cf. § 5, page 26). Malgré cela, plus personne dans la ville ne parle bésiro, mis à part dans l'école normale. Dans la centrale indigène des Chiquitanos<sup>2</sup> même, tous les échanges se font en castillan. Dans les rues, dans les lieux publics on n'entend jamais de bésiro, et selon tous les témoignages que j'ai pu recueillir, ainsi que mes observations personnelles, dans les cercles familiaux privés, l'utilisation de la langue existe, mais reste cantonnée à des échanges entre personnes adultes, voire âgées (60 ans et davantage), et est limitée.

### 1.2.2.Lomerío

À une centaine de kilomètres plus au Sud de Concepción se trouve la région de Lomerío. Cette région a été peuplée au début du XX<sup>ème</sup> Siècle par des indiens esclaves d'exploitants du caoutchouc, puis affranchis. Ils se sont établis dans des communautés de quelques dizaines à quelques centaines d'habitants. Cette région de Lomerío n'a pas de réalité politique au niveau national puisqu'elle ne correspond ni à un département, ni à une province (la province dans laquelle se trouve Lomerío est Ñuflo de Chavez). Il y a cependant une *Tierra Comunitaria Originaria*<sup>3</sup> (T.C.O.), territoire protégé, obtenu du gouvernement, où les non-Chiquitanos n'ont pas le droit de s'installer, qui correspond à la région de Lomerío. Cette T.C.O. est probablement un des atouts majeurs de cette région, en termes de conservation de la langue. Aujourd'hui, il existe deux communautés à Lomerío un peu plus importantes que les autres, par leurs tailles et leurs poids politique :

- *San Antonio de Lomerío*, la communauté la plus importante en termes de population (600 habitants). C'est à San Antonio que se trouve la mairie qui gère toutes les communautés de Lomerío. C'est dans ce village également qu'il y a la seule église avec

---

<sup>1</sup> Les *caciques* sont les chefs indigènes.

<sup>2</sup> Les groupes ethniques indigènes sont représentés par des centrales élues qui font valoir leurs droits. Cf. 3.1, page 17.

<sup>3</sup> Terre communautaire d'origine

un prêtre permanent. San Antonio dispose d'une école qui forme les élèves jusqu'au baccalauréat. Cette école a été parmi les premières à mettre en place l'E.I.B. (Éducation Interculturelle Bilingue) qui permet aux enfants d'avoir quelques cours de bésiro dans la semaine (cf.5.3, page 34). Le village dispose d'un dispensaire, d'un générateur électrique qui fonctionne trois heures par jour.

- *Puquio Cristo Rey*, la deuxième plus importante communauté en termes d'habitants (environ 300). Cette communauté possède également une école qui forme les élèves jusqu'au baccalauréat, mais ne possède qu'une pharmacie sommaire.

Ces deux communautés éloignées de 13 kilomètres par une piste en terre s'affrontent régulièrement politiquement (et récemment physiquement, lors d'une rixe sérieuse). La mairie de Lomerío se trouve à San Antonio, alors que la centrale indigène (C.I.C.O.L. – pour l'organisation politique des Chiquitanos, voir 3, page 17) se trouve à Puquio Cristo Rey. Ces deux centres de pouvoir entrent régulièrement en concurrence. Depuis quelques années tous les projets de rénovation, d'amélioration ou d'éducation sont gelés. Toutefois, très récemment (Mars 2009), une nouvelle équipe de dirigeants de la centrale indigène a été élue, ce qui pourrait donner une nouvelle impulsion.

Par ailleurs, c'est avec des personnes originaires de Lomerío que Martin et Dorothee KRÜSI (1966) ont établi leur étude phonologique de la langue, au nom du *Summer Institute of Linguistics*<sup>4</sup> (S.I.L.). C'est à Lomerío (entre autres) que Sieglinde FALKINGER (1993) a mené ses études pour ses publications.

### 1.3. Contacts inter-ethniques

Il me semble important de consigner ici les contacts avec d'autres cultures que j'ai constatés, en précisant à chaque fois s'il s'agit de Concepción, gros bourg, ou des petites communautés.

#### 1.3.1. Groupes indigènes

Même si aujourd'hui la majorité des différences ethniques entre les communautés qui ont été assimilées sous le nom de « Chiquitano » a disparue, deux autres groupes sont présents aujourd'hui : les Guarayos et les Ayoreos.

- *Les Guarayos* se situent plus au Nord Ouest de Concepción, dans la région d'Ascención de Guarayos. Cependant, ils disposent d'une maison communautaire (une maison dans laquelle ils peuvent dormir gratuitement, s'ils sont de passage) à Concepción. L'école normale (cf. 5.3.1, page 34) de Concepción accueille les élèves de langues bésiro et

---

<sup>4</sup> Institut linguistique d'été.

guarayo, ce qui produit un brassage linguistique. Il faut noter que les Guarayos sont présents à Concepción depuis très longtemps puisqu'ils ont été notés dans le décompte de 1766 (cf. 2.2.2, page 14).

- *Les Ayoreos* vivent à l'Est de Concepción, mais certains d'entre eux migrent en ville. Ils ne sont pas très bien introduits dans la vie sociale de la ville. Ils conservent leurs habits traditionnels, et la majorité des adultes ne parlent pas castillan, ce qui ne favorise pas les échanges. L'école normale est officiellement destinée aux Ayoreos autant qu'aux Guarayos et Chiquitanos, mais pour l'instant aucun Ayoreo n'a le baccalauréat. Cela ne favorise pas non plus les échanges d'égal à égal.

Concepción est une ville qui a attiré beaucoup d'immigrants au début du XX<sup>ème</sup> Siècle, pendant le boom de caoutchouc. Beaucoup de commerçants de l'Altiplano se sont installés à la périphérie de la ville et tiennent des commerces. Les Quechuas et les Aymaras se sont bien intégrés à la vie de Concepción.

À Lomerío, par contre, on ne trouve pas de groupes indigènes autres que les Chiquitanos. Il est difficile de savoir s'il s'agit là de protectionnisme de la part des membres de la communauté, qui souhaiteraient conserver leur indépendance, ou bien s'il s'agit d'un désintérêt de la part d'autres communautés pour venir s'installer dans la région. C'est probablement un effet combiné des deux causes.

### ***1.3.2. Immigrants sans identité indigène***

À Concepción, la question de l'identité indigène n'est pas un sujet récurrent. La ville est trop grande pour tenir compte des particularités de chacun. Il y a donc beaucoup d'habitants à la peau blanche, ou matte, qui ne se sentent pas indigènes. J'ai par ailleurs rencontré une personne qui était née dans une communauté proche de Concepción, mais dont les parents avaient déménagé rapidement à la ville. Elle refusait de se dire indigène, et préférait dire que ses parents avaient été paysans (*campesinos*). Autre exemple frappant : Concepción est la ville natale d'Hugo Banzer Suarez, le président de la Bolivie de 1997 à 2001 et lui consacre un petit musée. Il n'est pas écrit une seule fois dans toutes les pancartes explicatives le mot « chiquitano », ou « indigène ». Cela montre bien que l'identité première est celle d'être « de Concepción », sans se sentir appartenir à la région de la Chiquitanía.

À Lomerío la situation est différente. Les « non-chiquitanos » sont beaucoup plus rares et sont en général des personnes emblématiques, avec un fort rôle social. Le prêtre, par exemple, a pendant longtemps été l'espagnol Jesús Galeote Tormo qui a laissé un souvenir très fort dans la communauté (cf. 4.1, page 19). Il faut également citer les étrangers qui viennent au nom d'une O.N.G. ou d'une

agence de coopération gouvernementale (la coopération danoise –Danida– est très présente), avec qui les conversations se font exclusivement en castillan. Enfin, les étudiants de médecine de Santa Cruz de la Sierra sont envoyés pendant leur internat dans les hôpitaux de campagne, dont celui de San Antonio fait partie. Il y a donc en permanence plusieurs internes en médecine de Santa Cruz qui travaillent à San Antonio de Lomerío.

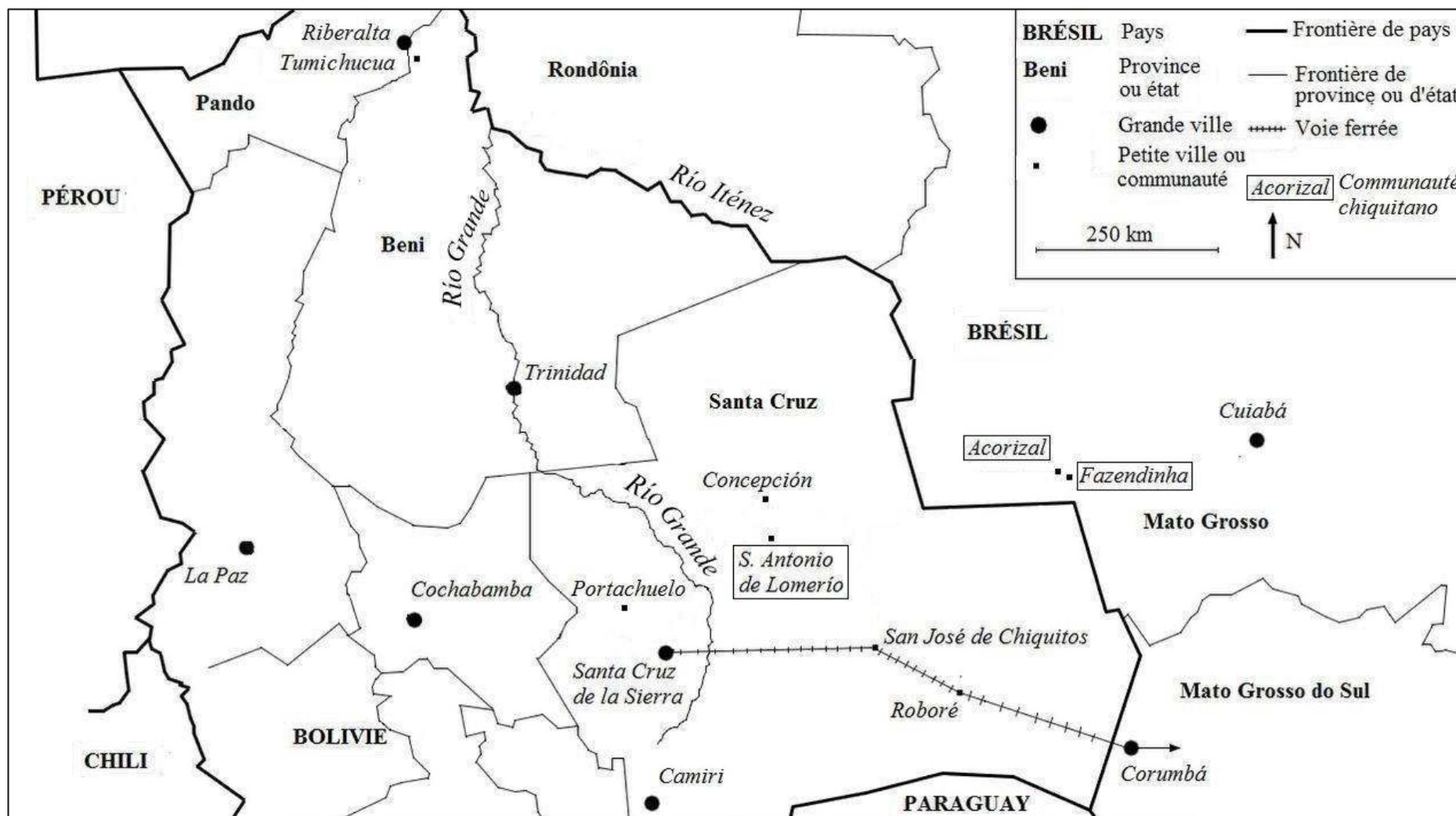
### ***1.3.3. Autres***

Il faut enfin noter que Concepción est une ville qui voit passer beaucoup d'étrangers. D'une part, la ville attire des touristes pour son passé historique, pour sa mission, pour son festival de musique baroque. Plusieurs hôtels pour touristes étrangers ont vu le jour, et semblent assez bien fonctionner, grâce à l'afflux de touristes nord-américains. D'autre part, la ville se situe sur la route de Cuiabá, capitale du Mato Grosso (Brésil) à Santa Cruz. Il y a de nombreux marchands brésiliens qui s'arrêtent quelques jours à Concepción pour y vendre des produits de beauté, ustensiles de cuisine, ou toute autre marchandise qui n'est pas produite en Bolivie. Les conversations se font en castillan.

### ***1.3.4. Conclusion***

La situation de contact entre cultures est très différente selon qu'il s'agisse de Concepción, gros bourg, ou des petites communautés de Lomerío. À Concepción les contacts sont riches et variés, et mettent en jeu plusieurs communautés linguistiques (lusophones, hispanophones, et locuteurs de langues indigènes). Ce contact tend à gommer les différences linguistiques et culturelles de chaque communauté, au profit du castillan et de la culture de Santa Cruz. À Lomerío, par contre, les contacts sont bien moins présents, et permettent, avec les désavantages matériels que cela comporte, une conservation solide de la culture, et donc de la langue.

Carte 4 : Éléments choisis de Bolivie et Brésil (carte personnelle à partir de Google Earth)



## 2. Histoire

### 2.1. Période pré-missionnaire

On ne se sait que très peu de choses de la période précédant les missionnaires jésuites. La région des Basses Terres de l'actuelle Bolivie a été majoritairement conquise depuis l'Est (le Paraguay). Des conquistadors espagnols ont été attirés par des rumeurs de trésors (FREYER, 2000 :18). Arrivés dans la région de la Chiquitanía, les peuples autochtones reçurent le nom de « Chiquitanos ». On sait que depuis la fondation de Santa Cruz de la Sierra (1561), des contacts ont été faits entre les colons européens et les indiens autochtones de la Chiquitanía. Ces contacts ont été le plus souvent très violents (esclavage, guerres, maladies). Selon TOMICHÁ CHARUPÁ (2002 :220), ils n'ont cependant pas été suffisamment importants pour changer en profondeur l'organisation sociale indigène, leur mode de vie, ou leur cosmogonie.

### 2.2. Période missionnaire

#### 2.2.1. Création des missions jésuites

Quelques années plus tard, les missionnaires de la compagnie de Jésus ont fondé des missions dans l'actuel territoire chiquitano. La première à avoir été fondée s'est appelée San Francisco Javier, selon RIESTER (2006). Ont suivi les missions de San José, San Juan, San Raphael, Concepción, San Miguel, Santa Ana, Santiago, San Ignacio, et finalement Santo Corazón en 1760.

En arrivant dans la région, les Jésuites ont été stupéfaits de la diversité culturelle et linguistique de cette région. Antonio de Orellana, en 1755, dit à propos de la région des Moxos, proche de celle des Chiquitanos : «À chaque étape, dans chaque village et nation, il y a des langues différentes, et il semble que la confusion de Babel se soit abattue sur ces territoires» (cité dans SAITO, À paraître:3). Certains y voyaient même la main du Diable. Ils eurent l'idée, en se basant sur les missions déjà existantes dans le reste du continent américain, de fonder des lieux de vie en communauté. Le but de ces missions, que les Jésuites appelaient *reducciones* (réductions), était «la concentration des différents groupes d'indigènes nomades de cette zone en colonies communes pour l'instruction de la vie religieuse, civile et musicale»<sup>5</sup> (RIESTER, 2006).

Pour comprendre la situation sociale des Chiquitanos d'aujourd'hui, il est nécessaire de se rendre compte que les missions jésuites ont créé des sortes de *melting pots*, en réunissant (voire en

---

<sup>5</sup>Traduit par l'auteur. Texte original : «El propósito era la concentración de los diferentes grupos de indígenas nómadas de la zona en asentamientos comunes para la instrucción relacionada a la vida religiosa, civil y musical.»

réduisant) des dizaines d'ethnies dans un seul endroit. Certaines d'entre elles étaient en guerre, et il n'existait pratiquement pas de cohésion politique entre les communautés. Il fallait donc, en plus de contacter les peuples nomades épars et les rassembler dans une même ville, pacifier les communautés rivales, et créer une structure sociale commune.

Le terrain choisi pour installer une mission était toujours situé en haut d'une colline. À la saison des pluies, les terrains plus bas s'inondent, et seules les terres élevées ne se transforment pas en un énorme marécage. La mission en elle-même consistait en la construction d'une grande église, sur un des côtés d'une place, qui devenait le centre. Les trois autres côtés de la place étaient réservés aux personnalités importantes (les caciques, les chefs de tribus). Les habitations s'étendaient autour de la place et chaque ethnie avait un quartier attribué.

Les missions connurent une grande prospérité. L'entraînement militaire des jésuites leur assurait une protection contre les assauts répétés des marchands d'esclaves. La couronne espagnole les exemptait d'impôts (FREYER, 2000 :23) ce qui produisait des sortes de protectorats assez riches, et culturellement avancés. Les jésuites ont enseigné aux Chiquitanos la musique, le travail du bois, et évidemment la foi chrétienne, mais leur laissait la possibilité de continuer à pratiquer leurs coutumes (chasse, pêche, rite de la *chicha*<sup>6</sup>). Ils les autorisaient, voire les encourageaient, à parler leur langue : le chiquitano, maintenant appelé bésiro. Ce choix s'est fait dans le cadre d'un politique plus vaste : la politique linguistique.

### ***2.2.2. Politique linguistique***

Un des enjeux majeurs, pour la réussite d'une mission, était de bien pouvoir se comprendre avec les communautés réduites, mais aussi, et surtout, que les communautés se comprennent entre elles. Or, les missions étaient habitées par des ethnies qui parlaient des langues complètement différentes. Dans un compte rendu de visite de 1766, José Sánchez Labrador (publié en 1910, cité dans FREYER, 2000 :24) fait le compte des ethnies qui parlent chiquitano et celles qui ne le parlent pas. Par exemple, dans la mission de Concepción, les ethnies qui parlent le chiquitano sont<sup>7</sup> : Aruporeca, Cibaca, Cusica, Boococa<sup>8</sup>, Guimomeca, Jurucareca, Punajica, Tapacurara et Tubacica (9 groupes). Les groupes qui ne

---

<sup>6</sup> La *chicha* est une boisson à base de maïs. Lors de certains rituels, la boisson se fait fermenter pendant plusieurs jours, ce qui en fait une boisson plus ou moins alcoolisée. Les Jésuites avaient autorisé ce rite, mais avaient fixé une limite pour la durée de fermentation, afin d'éviter une trop grande alcoolisation lors des cérémonies (FREYER, 2000 :46).

<sup>7</sup> Les suffixe *-ca*, prononcé [-ka], désigne le pluriel en bésiro.

<sup>8</sup> Ethnie probablement à l'origine de l'autodénomination récente des chiquitanos : *Monkox* (pluriel : *Monkoka*). Cette ethnie n'était pas présente dans d'autres missions, mais, comme nous l'avons dit, aujourd'hui encore Concepción est la ville la plus active politiquement, pour les chiquitanos. Ce n'est donc pas étonnant que l'autodésignation choisie soit en fait le nom d'une des ethnies du groupe originaire de Concepción.

parlaient pas chiquitano à cette époque sont : Napeca, Paicomeca, Paunaca, Pisoca, Quitemo, et Guarayos (6 groupes). Il y avait donc, rien que dans la mission de Concepción 7 langues, plus le castillan.

Constatant cette diversité, les jésuites ont fait le choix de désigner parmi toutes ces langues, une langue qui aurait un statut particulier, qui serait utilisée pour les échanges entre les ethnies de langues différentes (langue véhiculaire), pour la scolarisation, pour les activités religieuses (messe, catéchisme, confession). Cette langue sera appelée *lengua general*. Le choix de la langue, parmi toutes les langues parlées, s'est logiquement porté vers ce que les jésuites ont appelé le *chiquitano*, la langue parlée par le groupe majoritaire. Bien que les jésuites aient été sévères sur l'obligation de ne parler que le chiquitano dans la communication de groupe (y compris pour eux-mêmes), les locuteurs non-natifs de chiquitano avaient le droit de parler leur langue dans le cadre familial, ou quand ils se trouvaient dans le quartier réservé aux membres de leur ethnie.

Le chiquitano était écrit par les pères jésuites et enseigné à l'école, ce qui a permis d'une part qu'il soit rapidement appris et adopté par les ethnies qui ne le parlaient pas au moment de la création de la mission, et d'autre part une sorte de normalisation (FREYER, 2000 :94 ; SAITO, à paraître). La langue a subi beaucoup de changements : à la fois à cause du fait que c'était une langue parlée par des locuteurs de langues natives différentes, et à la fois par les missionnaires eux-mêmes qui souhaitaient faire ressembler le chiquitano au latin, et en ont probablement changé certaines constructions, selon SAITO (*ibid.*).

### 2.3. Fin des missions

En 1767, le roi d'Espagne Carlos III écrit un décret chassant tous les jésuites des territoires gouvernés par la couronne espagnole. Cela inclut la péninsule ibérique, mais également le Nouveau Monde, donc les missions de Moxos, vers Trinidad (Bolivie) et celle de Chiquitos. Le décret est rapidement appliqué (SAITO, à paraître), les jésuites quittent les lieux dans l'année. Parmi les raisons, SAITO (à paraître) cite la peur de la couronne de voir ces missions devenir économiquement et politiquement trop importantes, et faire de l'ombre à son pouvoir. Freyer (2000 :96) ajoute que d'autres ordres religieux étaient jaloux, envieux, et ne supportaient pas que les habitants des missions soient exempts d'impôts (et donc de la dîme).

Après le départ des jésuites, d'autres missionnaires vinrent s'installer dans la région (notamment des franciscains), mais les Chiquitanos n'acceptaient pas ces nouveaux prêtres, et beaucoup d'entre eux repartirent vers les régions reculées, afin de reprendre leur mode de vie d'avant les missions jésuites. Peu après, les habitants de Santa Cruz colonisèrent la région en y installant des *haciendas*, et en obligeant les indiens à travailler pour eux en esclavage.

#### **2.4. Période récente**

Cette triste période atteignit son apogée à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle avec le boom du caoutchouc où les populations esclaves furent décimées par le travail forcé dans les régions boisées, tuées par des maladies nouvelles ou par la faim. Après l'effondrement du prix du caoutchouc (dans les années 1930), la situation ne s'améliora pas pour autant, puisque les colons s'étaient approprié toutes les terres.

La question des terres sera posée au début des années 1950, avec l'affranchissement effectif des esclaves. Les indiens commencèrent à s'organiser politiquement en groupes, à communiquer d'une ethnie à l'autre. La partie suivante traitera de ces organismes politiques.

### 3. Représentations politiques

Depuis quelques décennies, les communautés indigènes d'Amérique Latine se sont organisées, sur le modèle des organisations indigènes d'Amérique du Nord, très puissantes. Les Chiquitanos sont très en avance, par rapport à d'autres ethnies de Bolivie, dans ce domaine. Beaucoup d'organismes les représentent. Certains d'entre eux sont internes à la communauté, gérés par elle, tandis que d'autres lui sont externes. Nous verrons, ensuite, le rôle d'autres organismes dans la reconnaissance des peuples indigènes.

#### 3.1. Organismes indigènes internes à la communauté

Les Chiquitanos sont gérés par une centrale indigène, élue pour quatre ans. L'*Organización Indígena CHiquitana*<sup>9</sup> (O.I.CH.) est basée à Concepción. C'est elle qui gère les politiques qui sont menées à l'échelle globale de la Chiquitanía, ainsi que le travail représentatif auprès d'autres groupes ethniques boliviens, ou, dans une moindre mesure, auprès du gouvernement de La Paz. Elle a été créée en 1994, mais exerce un réel pouvoir depuis 1996.

Elle gère les programmes éducatifs par le biais du *Consejo Educativo de los Pueblos Originarios CHiquitanos*<sup>10</sup> (C.E.P.O.CH.). Cette branche est chargée de créer les programmes scolaires, notamment en matière de cosmovision chiquitano, c'est-à-dire ce qui est propre aux Chiquitanos. Elle a également proposé de créer un cursus universitaire de bésiro. À l'échelle locale, elle est chargée de faire connaître les lois auprès des instituteurs des communautés.

La centrale indigène gère également une station de radio qui émet dans les alentours de Concepción, mais pas beaucoup plus loin. Elle semble peu intéresser les personnes que j'ai interrogées.

Plus localement, chaque région a une centrale indigène élue. La centrale de Lomerío s'appelle la *Central Indígena de Comunidades Originarias de Lomerío*<sup>11</sup> (C.I.C.O.L.) et est basée à Puquio Cristo Rey. Celle de Concepción s'appelle *Central Indígena de Comunidades de Concepción*<sup>12</sup> (C.I.C.C.). Leur rôle est moins culturel. Il s'agit davantage de gérer les fonds, faire remonter à l'O.I.CH. des informations, ou faire appliquer ses décisions.

---

<sup>9</sup> Organisation indigène chiquitano.

<sup>10</sup> Conseil éducatif du peuple originaire Chiquitano.

<sup>11</sup> Centrale indigène des communautés originaires de Lomerío.

<sup>12</sup> Centrale indigène des communautés de Concepción.

### 3.2. Organismes indigènes externes à la communauté

À une échelle plus générale, la *Confederación Indígena Del Oriente Boliviano*<sup>13</sup> (C.I.D.O.B.) joue le rôle de porte-parole des indigènes face aux gouvernements. Au départ, la C.I.D.O.B. a été fondée en 1982 par quatre peuples des basses-terres, d'où ce nom, parmi lesquels les Chiquitanos. Aujourd'hui, elle représente 34 peuples. Son siège est à Santa Cruz de la Sierra.

La C.I.D.O.B. a joué un rôle important dans l'octroi de la *Tierra Comunitaria Originaria* (T.C.O.) de Lomerío en 1995, terres accordées aux peuples indigènes, à l'intérieur de laquelle personne ne peut s'installer pour y travailler sans l'accord des autorités. Ces T.C.O. ont été faites afin d'éviter l'affluence de personnes fortunées qui s'installent dans des régions peuplées d'indiens afin d'y construire d'immenses *haciendas* qui privent les indiens de leurs terres. La T.C.O. de Lomerío est grande d'un peu moins de 260.000 hectares.

Le *Consejo Educativo Amazonico Multi-étnico*<sup>14</sup> (C.E.A.M.) est l'organisme, au sein de la C.I.D.O.B., qui gère les affaires de culture et d'éducation. Toutefois, elle n'a que peu d'influence sur les Chiquitanos, aux dires mêmes de son directeur, puisque les Chiquitanos sont suffisamment organisés pour pouvoir gérer leur programme scolaire. Les décisions de la C.E.A.M. sont adressées aux Chiquitanos qui sont libres de les respecter ou pas. À l'inverse, les Chiquitanos qui prennent des décisions en interne les transfèrent généralement à la C.E.A.M. qui peut s'en servir pour en faire profiter d'autres peuples indigènes.

### 3.3. Autres organismes

Enfin, d'autres organismes non gouvernementaux jouent parfois des rôles importants. Il faut noter l'agence de coopération espagnole (*Agencia Española de Cooperación Internacional para el Desarrollo*), qui finance des programmes culturels, ainsi que la coopération danoise (DANIDA) qui contribue à la construction d'infrastructures, et à la publication d'ouvrages (plusieurs manuels scolaires ont reçu son soutien).

L'*Apoyo Para el Campesino-Indígena del Oriente Boliviano*<sup>15</sup> (A.P.C.O.B.) est une association de défense des droits des indigènes des basses-terres de Bolivie. Elle a été créée en 1980 par l'allemand Jürgen Riester. Cet anthropologue de formation a passé plusieurs années à étudier les Chiquitanos, notamment dans les communautés situées à l'Est de Concepción. Son association a joué un grand rôle dans l'attribution de la T.C.O. de Lomerío.

---

<sup>13</sup> Confédération indigène de l'Orient bolivien.

<sup>14</sup> Conseil amazonien multiethnique.

<sup>15</sup> Soutien au paysan indigène de l'Orient bolivien.

## 4. Sociolinguistique et vitalité

### 4.1. Usage de la langue

Dans les communautés que j'ai visitées (San Antonio, Puquio Cristo Rey), la langue ne s'utilise quasiment plus dans la rue. Les salutations, fréquentes, se font en castillan. De temps en temps, il arrive que deux personnes se saluent en bésiro, mais il semble que cela se fasse entre deux personnes qui ont continué à le faire entre elles, et uniquement entre elles. Cela signifie que quelques minutes après avoir salué une personne qu'il connaît en bésiro, un locuteur reprend son discours en castillan.

Au sein du foyer, l'utilisation du bésiro est plus fréquente. On s'adresse parfois quelques formules rituelles en bésiro, comme les formules de politesse ou de salutations. Dans la famille qui m'hébergeait, le couple échangeait souvent quelques mots en bésiro, qui semblaient être davantage que des formules rituelles. Ils demandaient souvent à l'enfant de 4 ans de dire *chapié* (merci), mais l'enfant répondait par l'équivalent castillan. Cela laisse penser que ma présence influençait l'usage du bésiro. Sachant que je venais pour une étude sur la langue, ils se forçaient, ou simplement s'amusaient, à apprendre quelques mots à l'enfant qui n'en avait pas l'habitude.

La messe se célèbre uniquement en castillan, bien que le prêtre de San Antonio soit originaire de la Chiquitanía. Il faut noter, toutefois, que son prédécesseur, Jesús Galeote Tormo, un prêtre espagnol avait fait l'effort d'apprendre le bésiro, et y compris d'en faire une grammaire (GALEOTE TORMO, 1993, réédité en 1996). Bien qu'il y ait eut dans sa démarche certainement une dimension de plaisir d'apprendre et de comprendre, on peut penser qu'il en avait besoin à certaines occasions, face à des personnes monolingues. Il était amené à beaucoup se déplacer dans les communautés autour de San Antonio puisqu'il était également médecin et faisait régulièrement une tournée de consultations.

Le bésiro est encore présent dans la manière dont les gens s'appellent. Les prénoms sont, bien que d'origine espagnole, très souvent adaptés à la phonologie du bésiro. Ainsi, 'Jesús' sera appelé *Késu*, Juan : *Kuan*, Pedro : *Peeru* et ainsi de suite. Bien que la forme castillane demeure la forme officielle (présente sur la carte d'identité) c'est la forme bésiro qui est la plus communément employée, y compris pour et par les jeunes générations.

### 4.2. Registres et évolutions de la langue

Un des indices de vitalité d'une langue (UNESCO, Non publié) est la présence ou non de variations sociolectales, c'est-à-dire la présence de registres de langues différents, et d'évolutions de certaines formes (intergénérationnelles, par exemple). Or, dans la Chiquitanía, il y a des variations, ce qui laisse penser que la langue est assez souvent employée.

La plus importante variation observée est celle des terminaisons nominales. La grande majorité des noms se termine<sup>16</sup> par *-x*, *-xh* ou *-s* (selon une règle phonologique). Ainsi ‘chien’ se dit *tamokox*, femme se dit *paix*, ‘homme’ se dit *ñoñens*, etc. Mais il existe au niveau sous-jacent une voyelle finale qui peut réapparaître dans certains contextes de discours. Ainsi, dans une chanson, un poème ou une prière, on dira *paixi* pour ‘femme’ et *ñoñense* pour ‘homme’. Ces formes sont par ailleurs utilisées couramment par certains locuteurs hors de San Antonio, selon des témoignages. On voit donc au moins deux registres de langues utilisés parallèlement : Le premier pour les usages quotidiens, et le deuxième pour un usage poétique ou religieux, qui se trouve être le registre d’une partie —plus réduite— de la population.

En ce qui concerne la variation intergénérationnelle, on observe la chute de certains segments, dont le maintien est fortement marqué comme un archaïsme. Par exemple, le pronom personnel de 3<sup>ème</sup> personne plurielle masculine se dit *axío*, mais se disait avant *axiño*. Certains témoignages mentionnent que la forme existe encore chez certains locuteurs âgés, avec la connotation vieillie qui l’accompagne.

#### 4.3. La langue dans les médias

Un des enjeux majeurs pour une langue est sa diffusion dans les médias accessibles aux membres de la communauté. Dans le cas des Chiquitanos, les communautés n’ont pas d’électricité, sauf quelques heures par jour, à la tombée de la nuit, dans les plus grandes d’entre elles (San Antonio, Puquio Cristo Rey). Il faut donc écarter d’emblée l’internet dont le plus proche point d’accès est Concepción.

Les journaux ne sont presque pas accessibles dans les communautés. Le seul journal que j’ai vu est « El Deber », un journal national d’informations générales, édité à Santa Cruz, en castillan. Certaines personnes qui reviennent de la ville en emportent avec elles un exemplaire, mais rien n’y est écrit en bésiro.

Les enfants et jeunes adultes aiment regarder des DVD musicaux sur leur télévision, aux heures où il y a de l’électricité. Les clips musicaux sont d’une part en castillan, donc là encore le bésiro est absent, et d’autre part mettent en scène des décors luxueux sur des plages au sable blanc, bien loin, donc, des réalités directes des Chiquitanos. Ce média, donc, loin de favoriser la culture locale, crée de nouveaux rêves chez les jeunes générations.

Reste la radio. Il n’existe que deux radios à Lomerío. La première est la radio d’état, émise depuis La Paz, donc en castillan. Il s’agit d’une chaîne d’informations en continu. La deuxième est une

---

<sup>16</sup> C’est l’alphabet officiel qui est utilisé ici. Pour Plus de détails, cf. § 5, page 26.

radio locale qui appartient à l'église. Elle diffuse quelques programmes radiophoniques en bésiro, mais ce ne sont que des lectures de la Bible, traduites par le S.I.L.

Par ailleurs, l'O.I.CH, la centrale indigène, basée à Concepción (cf. 3.1, page 17) émet également des émissions radiophoniques. Ayant interrogé des responsables sur cette question, je peux dire que la question de savoir si ces programmes sont pour une partie en bésiro n'appelle pas une réponse évidente de la part des membres de la communauté. Il m'a fallu faire le tri entre plusieurs témoignages contradictoires (au sein même de la Centrale), pour finalement comprendre qu'il y avait eu des programmes, jusqu'à l'année dernière, en bésiro. Cette émission a cessé d'exister par faute de moyens, selon les responsables. Concernant le contenu de ces émissions, là encore les témoignages divergent. Certains affirment qu'il s'agissait de lectures de la Bible, tandis que d'autres disent se souvenir de contes, ou d'histoires. Dans tous les cas ce programme a laissé peu de souvenirs, y compris au sein de l'organisation indigène. L'échec de cette initiative est probablement lié au fait que l'antenne qui émet n'est pas assez puissante pour atteindre les communautés de Lomerío, qui est, selon plusieurs témoignages, la région où la langue est la plus utilisée. La radio n'émet qu'aux alentours de Concepción, où il n'y a que très peu de locuteurs.

#### 4.4. Âges et nombre de locuteurs

Il est toujours délicat de donner un nombre de locuteurs absolus, dans la mesure où la notion de « locuteur » n'est pas claire (L.E.D.R.A. 2009). De plus, les chiffres à ce sujet varient beaucoup. Dans son rapport sur la vitalité des langues, l'UNESCO (2009) estime qu'il y a 6500 locuteurs de la langue. L'organisation indigène Chiquitano (O.I.CH.) estime que seuls 2% de la population totale (50.000) parle la langue ce qui revient à 1.000 locuteurs. FALKINGER (1993) recense les principales estimations du nombre de locuteurs. Elle cite : Jürgen Riester qui en compte 42.000 (dans les années 1970), le S.I.L. qui en compte 20.000 (en mai 2009, le site de l'ethnologue, portail du S.I.L. affiche le nombre de 5855), les Krüsi 15.000. Le rapport du PROEIB ANDES (2000), en se basant sur le recensement de 1994 donne les chiffres suivants :

Tableau 1 : Estimations du PROEIB ANDES sur le nombre de locuteurs du bésiro

Population totale estimée	Monolingues en langue indigène	Bilingues	Monolingues en castillan	Autres combinaisons
46.330	324 (0.7%)	14.825 (32.0%)	30.670 (66.2%)	278 (0.6%)

Pour ma part, sans pouvoir donner une estimation chiffrée, j'ai constaté qu'à Lomerío, la quasi-totalité des adultes de plus de 40 ans comprend une discussion en bésiro, et peut au moins dire

quelques mots. Pour la tranche d'âge 20 – 40 ans, la situation est plus compliquée. Certains comprennent très bien la langue, et peuvent la parler un peu, tandis que d'autres ne comprennent pas du tout. Cela laisse penser que le renversement linguistique a eu lieu il y a une trentaine d'année, voire un peu plus. À cette époque là, les nouveaux parents ont commencé à parler castillan à leurs enfants, tandis que les parents dont ce n'était pas le premier enfant ont continué à parler bésiro à leurs enfants, y compris le plus jeune.

Pendant mon enquête, à la question de savoir si l'informateur connaissait un monolingue en bésiro, la réponse était toujours vague. Il semble qu'il y ait quelques monolingues, dans les communautés les plus reculées (qui ne sont pas desservies par une route praticable en voiture, par exemple). À San Antonio de Lomerío j'ai rencontré une dame âgée qui avait beaucoup de mal à s'exprimer en castillan.

Les enfants, quant à eux, ne parlent presque pas bésiro. Il devrait y avoir un certain regain de la langue avec l'éducation bilingue qu'ils reçoivent à l'école, mais elle n'est pas du tout relayée dans le milieu familial, où tous les parents parlent exclusivement castillan. Un fillette de 7 ou 8 ans m'a récité un poème en bésiro, qu'elle avait appris à l'école, mais était incapable de me dire des mots simples tels que « bonjour » ou « merci ». On voit donc qu'un des revers de l'éducation bilingue dans les écoles est l'abandon de la transmission familiale. Les parents sont d'une manière générale très attachés à leur langue, mais comptent beaucoup sur l'école pour faire que la langue soit transmise, et ne participent pas à cette tâche.

Enfin, il faut citer l'enquête du PROEIB ANDES (2001) qui rend compte de la diversité de la vitalité de la langue selon les cinq provinces du département de Santa Cruz. Selon le rapport, la province de Ñuflo de Chavez (dont Lomerío) compte 50% de bilingues, dans la région de San José de Chiquitos 25 %, les régions de Roboré et Santiago de Chiquitos compteraient 15% de bilingues, et enfin la zone de San Javier n'en compterait que 10%. Ces chiffres n'ont d'intérêt que s'ils sont pris pour être comparés les uns par rapport aux autres, et pas s'ils sont pris dans l'absolu, pour servir à l'estimation du nombre de locuteurs. Ces données correspondent au sentiment des locuteurs : la région de Lomerío est celle où il y a la plus grande concentration de locuteurs.

#### **4.5. Synthèse des informations**

La littérature sur les langues en danger est très importante, et il me paraît judicieux de systématiser les informations sociolinguistiques que j'ai récupérées sur le terrain, en les rapprochant des systèmes de classification existants.

En premier lieu, la typologie de vitalité des langues de Michael Krauss (KRAUSS, 2006) qui se base sur la nature des locuteurs, et leur possibilité de transmettre la langue. Il choisit d'attribuer une

lettre (de *a* pour une langue qui n'est pas en danger, à *e* pour une langue morte) à chaque degré de vitalité. Ce qui me semble le plus correspondre au cas du bésiro, c'est la lettre *c*, que Krauss a décidé d'associer au qualificatif *severely endangered*. Ce terme, un peu pessimiste, me semble toutefois correspondre à la situation. Le critère que Krauss prend en compte, pour qualifier ce type de vitalité de langue est le fait que les parents en âge d'avoir des enfants en cours d'acquisition d'une langue n'ont pas les capacités de la transmettre. Or c'est cette situation que j'ai observée sur le terrain. Les jeunes parents sont issus d'une famille où les parents avaient les capacités de transmettre la langue, mais ne l'ont pas fait. Aujourd'hui, la grande majorité des jeunes adultes, entre vingt et trente ans, sont des locuteurs passifs, ils peuvent comprendre quelques bribes dans une conversation, mais ne peuvent pas produire de discours, et encore moins transmettre la langue.

Les parents dont les enfants sont adolescents, dans leur majorité parlent le bésiro, mais leurs enfants ne le parlent pas, et deviendront, dans quelques années, ces mêmes parents incapables de transmettre la langue à leurs enfants. Ils peuvent comprendre quelques mots, mais on ne peut pas parler de « langue maternelle », et surtout, ce qu'ils ont appris ne l'a pas forcément été à la maison. Ils peuvent avoir été mis en contact avec la langue à l'école, grâce au système d'éducation bilingue des chiquitanos (cf. 5.3, page 34). Ce système d'éducation pose le problème de la fonction de la langue. En effet, selon Krauss, une langue est définitivement en danger (lettre *b* « *definitively endangered* ») si elle n'est plus apprise « *in the home* » (Krauss, 2006 :5). Cela doit être compris dans le sens où la langue, en tant que langue de communication quotidienne, est en danger. Mais dans le cas du bésiro, la langue, selon moi, est en train de changer de fonction. Elle n'est presque plus une langue de communication quotidienne, et devient une matière à l'école, un savoir scolairement appris. Cette nouvelle fonction de la langue, quant à elle, ne semble pas en danger, dans la mesure où plusieurs initiatives se mettent en place, et, progressivement, toutes les écoles des communautés intègrent un cursus bilingue. La revitalisation de la langue, dans ce cas, passe par une normalisation.

Le bésiro est, selon moi, à une période charnière où les enfants qui avaient des parents locuteurs natifs, mais qui n'ont pas reçu la langue, sont en train de devenir parents à leur tour. Ne pas transmettre le bésiro a été un choix il y a quelques années, et devient une obligation aujourd'hui, par manque de connaissances. Du stade « *definitively endangered* » il y a quelques années, la langue est passée à celui de « *severely endangered* », selon la classification de Krauss.

Le groupe d'experts de l'UNESCO (2003) dans leur document sur les outils d'évaluation de la vitalité d'une langue propose une liste de neuf critères. Le premier critère est celui de la transmission, que je viens de traiter. Le deuxième est celui du nombre de locuteurs qui, comme je l'ai démontré, n'est pas évident, dans la mesure où les sources se contredisent. En plus de cela, il peut arriver qu'un nombre très restreint puisse faire perdurer la langue sur plusieurs générations. Y compris, et c'est

l'objet du troisième critère des experts de l'UNESCO si le rapport entre le nombre de locuteurs et la population totale est faible. Une partie du groupe peut adopter des habitudes linguistiques différentes que le reste de la population pour différentes raisons (géographiques, sociologiques). C'est un peu le cas des communautés de Lomerío qui présentent un taux de locuteurs bien plus élevé que dans le reste de la Chiquitanía du fait, probablement, de leur éloignement de l'axe routier principal de la Chiquitanía, et de leur T.C.O. qui les protège contre l'installation de personnes étrangères au groupe.

Le quatrième critère est celui du domaine d'utilisation de la langue. Selon ce que j'ai pu voir, la langue est utilisée lors des fêtes, en société, mais aussi dans le cadre familial. Il n'y a pas de domaine abandonné de la langue. En revanche, dans chaque domaine, l'utilisation est sporadique et se limite à quelques emplois, entre quelques personnes. Pour ma part, je retrouve dans le document de l'UNESCO ce que j'ai ressenti sur le terrain avec la note (2) : « La langue se pratique dans des domaines sociaux limités et pour plusieurs fonctions ».

Le cinquième critère est celui des nouveaux médias. Comme je l'ai dit, les nouveaux médias sont quasiment tous délaissés par la langue, à l'exception de l'école, que les experts de l'UNESCO ont choisi de faire figurer parmi les nouveaux médias.

Le sixième critère est celui du matériel scolaire (à ce sujet, cf. 5.3.2, page 35). Dans ce domaine, le bésiro n'est pas en retard, puisqu'il possède un alphabet établi, ainsi que du matériel scolaire disponible. Tout cela ne date que d'une dizaine d'années, et il est trop tôt pour en voir les résultats.

Le septième critère concerne l'attitude du gouvernement face à la langue ancestrale. Là aussi, le bésiro n'est pas le plus en danger, puisque l'éducation bilingue est, si ce n'est encouragée, au moins financée. Je dirais qu'il y a une « assimilation passive » de la part du gouvernement. Il ne fait rien à l'encontre de la langue, mais ne participe pas activement à sa sauvegarde.

Le huitième critère est celui de l'attitude des membres de la communauté face à la langue. Dans ce domaine, mon avis est qu'il est très difficile de savoir ce que les personnes pensent. J'ai rencontré beaucoup d'adultes qui se disaient attristées par la perte de la langue, voire militantes dans sa revitalisation, mais ne l'avaient pas transmise à leur propres enfants. Par ailleurs, je n'ai pas rencontré de gens qui me disaient ne pas vouloir revitaliser la langue, mais on m'a rapporté des propos de gens qui ne souhaitent pas voir revenir la langue, voire en avoir honte. Cette question est donc bien compliquée, et je ne dispose pas d'assez d'informations et de recul pour pouvoir y répondre.

Le neuvième et dernier critère est celui de la documentation existante. Les indiens chiquitanos ont la chance d'avoir intéressé beaucoup la communauté scientifique, notamment les historiens et

anthropologues qui ont fourni une bibliographie riche. En revanche, peu d'études linguistiques y figurent.

#### **4.6. Conclusion**

La situation sociolinguistique du bésiro est donc assez précaire. La langue n'est plus beaucoup parlée dans les usages quotidiens, et uniquement par des adultes. Les locuteurs de moins de 20 ans sont très rares. La langue n'est quasiment pas présente dans les médias, mis à part quelques programmes radiophoniques religieux. Toutefois, dans la communauté réduite des locuteurs, la langue semble conserver ses registres, ses exceptions, ses particularités, ce qui montre que, parmi les locuteurs, la langue est importante et utilisée.

Si l'on reprend les critères d'évaluation de la vitalité d'une langue donnée par la communauté scientifique, on s'aperçoit que la langue présente un profil contradictoire où plus les locuteurs abandonnent la langue, plus l'école la prend en charge.

## 5. L'alphabet et son utilisation

### 5.1. Éléments de phonologie

Avant de rentrer dans le détail des alphabets, avant d'en discuter les bons ou mauvais côtés, je propose d'utiliser l'étude phonologique réalisée par Pilar VALENZUELA (1995) et le groupe « chiquitano » de l'atelier de normalisation des alphabets (cf. 5.2.3, page 31). Ce sketch phonologique permettra au lecteur de se repérer sur l'absence ou la présence d'un symbole, et sur la pertinence de leur choix.

La liste des phonèmes consonantiques est la suivante :

- /p/ : consonne occlusive bilabiale non voisée.
- /t/ : consonne occlusive alvéolaire non voisée.
- /tʰ/ : consonne occlusive alvéolaire palatalisée non voisée.
- /k/ : consonne occlusive vélaire non voisée.
- /ʔ/ : consonne occlusive glottale non voisée.
- /m/ : consonne nasale bilabiale voisée.
- /n/ : consonne nasale alvéolaire voisée.
- /ɲ/ : consonne nasale palatale voisée.
- /β/ : consonne fricative bilabiale voisée.
- /s/ : consonne fricative alvéolaire non voisée.
- /ʃ/ : consonne fricative post-alvéolaire non voisée.
- /ʂ/ : consonne fricative rétroflexe non voisée.
- /tʃ/ : consonne affriquée post-alvéolaire non voisée.
- /r/ : consonne battue alvéolaire voisée.
- /j/ : semi-consonne palatale voisée.

La liste des phonèmes vocaliques est la suivante :

- /i/ : voyelle antérieure haute étirée.
- /ī/ : voyelle centrale haute étirée.
- /u/ : voyelle postérieure haute arrondie.

- /e/ : voyelle antérieure moyenne supérieure étirée.
- /o/ : voyelle postérieure moyenne supérieure arrondie.
- /a/ : voyelle antérieure basse étirée.

Je me reposerai sur cette liste de phonèmes pour discuter des différents alphabets.

## 5.2. Histoire des alphabets

Au cours du temps, le bésiro a été écrit par les missionnaires jésuites, puis par des linguistes sur la base des écrits jésuites (ADAM et HENRY, 1880), et plus récemment par les missionnaires du S.I.L. (KRÜSI et KRÜSI, 1978), par le prêtre Jesús GALEOTE TORMO (1993, réédité en 1996), puis la campagne de création de l'alphabet en 1995, et enfin par les locuteurs eux-mêmes lors de la production de matériels scolaires, ou pour la compilation de contes traditionnels (cf. 5.3, page 34 et 5.4, page 35).

### 5.2.1. Écrits anciens

Nous savons qu'il existe une grammaire, ainsi qu'un catéchisme écrit probablement par le frère jésuite Georgio Garcia pendant la période missionnaire (1691 – 1767), mais nous avons perdu sa trace. Le seul moyen de s'en approcher est par l'ouvrage de ADAM et HENRY (1880) qui, dans le prologue (ADAM et HENRY, 1880 :i) annoncent qu'ils basent leur étude à partir « *de la copie d'un manuscrit conservé dans la bibliothèque de l'Université de Jena*<sup>17</sup> qui porte le titre suivant : *Grammatica de la lengua Chiquita, compuesta probablemente por el Padre Fray Georgio Garcia*<sup>18</sup> ». Cette grammaire est probablement le texte linguistique le plus ancien qui soit arrivé jusqu'à aujourd'hui.

Concernant la phonétique, la transcription, et donc l'alphabet, Victor Henry précise assez rapidement :

« *La phonétique chiquita ne saurait nous arrêter longuement : les explications de l'auteur sont trop confuses et sa transcription trop défectueuse pour nous en donner autre chose qu'une approximation. (...) les linguistes qui à l'avenir auront à transcrire des mots de cette langue trouveront sans doute avantage à la remplacer [l'écriture] par une autre plus méthodique* » (ADAM et HENRY, 1880 :v-vi)

---

<sup>17</sup> Jena, ou Iéna en français, est une ville d'Allemagne.

<sup>18</sup> Texte original : « *la copia de un manuscrito que se guarda en biblioteca de la Universidad de Jena con el título siguiente: Grammatica de la lengua Chiquita, compuesta probablemente por el Padre Fray Georgio Garcia.*

Pour comprendre l'alphabet utilisé dans cet ouvrage, je propose (Tableau 2) de retranscrire le tableau des consonnes proposé dans l'ouvrage d'ADAM et HENRY (1880 :4), en laissant donc la terminologie telle quelle. Le terme « momentanées » correspond aux occlusives. J'ai choisi d'ajouter pour chaque symbole original, le symbole de l'alphabet phonétique correspondant, séparé par une ligne pointillée (par exemple : dans l'ouvrage, la lettre x désigne le son [ʃ]). J'ai également choisi de laisser la présentation telle quelle, quoiqu'elle soit en contradiction avec les conventions actuelles (les lieux et modes d'articulation sont inversés).

**Tableau 2 : Tableau des consonnes du bésiro basé sur l'alphabet utilisé par ADAM et HENRY**

	Momentanées		Continues								
			Spirantes				Nasales	Vibrantes			
	Sourdes	Sonores	Sourdes	Sonores							
<b>Gutturales</b>	c, qu	[k]			[h]	[h]					
<b>Palatales</b>						y	[j]	ñ	[ɲ]		
<b>Linguales</b>	ch	[tʃ]			x	[ʃ]				r	[r]
<b>Dentales</b>	t	[t]			s, z	[s], [ts]	ç	[z]	n	[n]	
<b>Labiales</b>	p	[p]	b	[β]			u	[w]	m	[m]	

On remarque l'absence de la fricative sourde rétroflexe qui a été reconnue ultérieurement comme phonème de la langue (cf. 5.2.3, page 31), ainsi que l'occlusive glottale. Ces absences peuvent avoir deux explications : Soit la personne qui a récolté les données ne l'a pas entendue, ou l'a confondue avec un autre son, soit il y a eu une évolution diachronique, et le son n'existait pas sous cette forme à l'époque où les données ont été récoltées. Pour ma part, il me semble peu probable que deux sons aient apparus dans la langue, puisqu'aucun n'a disparu entre temps. Il faudrait pour cela postuler deux innovations.

Étrangement, les auteurs ne disent pas grand-chose à propos des voyelles. Ils se contentent de dire : « *quant aux voyelles (...) elles sont au nombre de cinq, a, e (toujours fermé), i, o, u (espagnol),*

*dont aucune ne présente de particularité, qu'elles se nasalisent souvent au contact des consonnes nasales, ce qu'on indique en les surmontant d'un accent circonflexe, enfin (...) il existe de plus un ì guttural, sur la valeur duquel nous ne pouvons former que des conjectures.* » (ADAM et HENRY, 1880 :v).

Les cinq voyelles mentionnées sont les cinq voyelles que nous retrouvons aujourd'hui (bien qu'il y ait de la variation contextuelle dans l'aperture des *o* et *e*. La sixième voyelle que mentionne Henry est très probablement celle qui aujourd'hui se prononce [i]. Malheureusement, il est pour le moment impossible de savoir comment cette voyelle était prononcée à l'époque.

On voit donc que cet alphabet présente des écueils au moins au point de vue pratique (utilisation de deux symboles pour un seul son, utilisation de diacritiques alors qu'ils ne sont pas significatifs), et peut-être au niveau théorique, avec l'omission de certains sons consonantiques. Voyons maintenant ce qu'ont fait les linguistes contemporains.

### 5.2.2. Écrits récents

Nous allons baser notre étude sur deux travaux relativement récents. Le premier est celui du couple Krüsi, du Summer Institute of Linguistics, qui a produit un sketch phonétique et phonologique du bésiro (KRÜSI et KRÜSI, 1978). Le deuxième est une grammaire produite par un prêtre espagnol installé à San Antonio de Lomerío, puis à San Javier (à l'Ouest de Concepción). Cet ouvrage (GALEOTE TORMO, 1996) a été édité une première fois en 1993, avec un alphabet créé par l'auteur, à partir de différentes sources. Il a été réédité en 1996, un an après la normalisation de l'alphabet (voir 5.2.3 ci-dessous), en prenant en compte les nouvelles directives.

Dans le tableau ci-dessous, nous récapitulons les deux alphabets utilisés pour les deux sources mentionnées plus haut :

**Tableau 3 : Tableau récapitulatif des symboles utilisés par les Krüsi et par Galeote Tormo**

<b>Krüsi et Krüsi</b>	<b>Galeote Tormo (version de 1993)</b>	<b>Alphabet Phonétique</b>
a	a	[a]
e	e	[e] ou [ɛ]
i	i	[i]

<b>Krüsi et Krüsi</b>	<b>Galeote Tormo (version de 1993)</b>	<b>Alphabet Phonétique</b>
o	o	[o] ou [ɔ]
u	u	[u]
ü	ü	[i]
p	p	[p]
b	b	[β]
m	m	[m]
t	t	[t]
s	s	[s]
n	n	[n]
r	r	[r] ou [r̄]
č	ch	[tʃ]
š	rr	[ʃ] ou [ʂ]
ñ	ñ	[ɲ]
y	y	[j]
k	c, qu	[k]
?		[ʔ]
	h	[h]

Il faut noter que les Krüsi n'ont pas fait de travail de normalisation d'un alphabet dans leur sketch phonologique de la langue (KRÜSI ET KRÜSI, 1978)<sup>19</sup>. C'est pour cela qu'il y a des signes avec diacritiques inhabituels pour un alphabet (mais courant pour les transcriptions phonétiques américaines de l'époque). Il s'agit davantage d'un inventaire phonologique. Jesús Galeote Tormo, par contre, a cherché à produire un alphabet qui soit efficace, pratique à écrire avec un clavier, et compréhensible par la majorité. C'est le premier alphabet du bésiro.

Toutefois, cet alphabet comporte plusieurs écueils. Le son [k] peut s'écrire de deux façons différentes (*c* ou *qu*), selon les mêmes règles que le français ou l'espagnol, ce qui n'est pas économique. Le digramme *rr* peut être confondu avec le trille de l'espagnol [r]. Il ne comporte pas de symbole pour l'occlusive glottale, alors que cette consonne est importante.

Malgré l'effort de Galeote Tormo qu'il faut saluer, l'alphabet qu'il a proposé ne répondait pas complètement aux attentes des locuteurs. C'est pour cela qu'en 1995 un atelier de normalisation des alphabets a été organisé pour les langues des basses terres de Bolivie.

### ***5.2.3. Normalisation de l'alphabet***

En octobre 1995 s'est tenu à Santa Cruz de la Sierra, puis à Concepción un atelier de normalisation des alphabets de quelques langues des basses terres boliviennes. Ces ateliers ont été demandés par le ministère de l'éducation bolivien (*secretaría nacional de educación*), et le secrétariat d'état aux affaires indigènes (*sub-secretaría de asuntos étnicos*). Coordonnés par Colette Grinevald, les membres de l'atelier bésiro ont entériné l'alphabet qu'ils utilisent encore aujourd'hui.

Cet atelier a fait suite à la loi de 1994 qui prévoyait la possibilité d'un enseignement bilingue pour tous les peuples indigènes de Bolivie. Le but de ces ateliers était la normalisation des alphabets de toutes les langues de l'Amazonie bolivienne. Il fallait faire des propositions d'alphabets qui soient cohérents d'une langue à l'autre, de manière à pouvoir lancer l'édition de matériels scolaires pour ces langues. Le financement de ces campagnes était assuré par l'UNICEF.

Il y avait donc plusieurs ethnies représentées dans cet atelier, mais selon Colette Grinevald (communication personnelle, 2009) le groupe des chiquitanos a pris une dimension particulière pour plusieurs raisons. La première est le nombre de participants, les Chiquitanos étaient plus nombreux que les autres, et se démarquaient par leur motivation et leur dynamisme. La deuxième est la participation à cet atelier du prêtre espagnol Jesús Galeote Tormo qui connaissait beaucoup la langue,

---

<sup>19</sup> Le S.I.L. a publié des contes en bésiro, que je n'ai pas pu obtenir. Ils doivent être retranscrits dans un alphabet efficace pour la publication.

pour en avoir publié deux ans plus tôt une grammaire. Il a joué un grand rôle dans cet atelier en faisant partager ses connaissances. La troisième est que les participants chiquitanos savaient déjà tous écrire leur langue (quoique l'alphabet n'ait pas été encore arrêté), et avaient des connaissances en linguistique.

Les motivations pour le choix des symboles sont les suivantes : dès que le système graphique espagnol ne pose pas de problème et se réfère à des sons présents en bésiro, alors c'est le même symbole qui est utilisé ; quand un symbole qui n'existe pas en espagnol est utilisé, il doit être facile à écrire sur un clavier d'ordinateur ; dans la mesure du possible, les symboles doivent être cohérents avec les alphabets des langues voisines, et l'alphabet phonétique international (par exemple le symbole *ɨ* est utilisé en guarayo et guarani pour le son [ɨ], qui existe en bésiro). À ces règles, s'ajoute la règle primordiale suivante : à chaque son correspond un seul symbole, et à chaque symbole correspond un seul son.

Le Tableau 4 présente les six voyelles de l'alphabet bésiro. On remarquera la voyelle haute centrale qui, en conformité avec les alphabets des langues voisines, s'écrit avec un *i* barré. Dans le Tableau 5, sont reportées les consonnes de l'alphabet bésiro.

**Tableau 4 : Voyelles de l'alphabet officiel bésiro**

	Antérieures	Centrales	Postérieures
Hautes	i	ɨ	u
Médianes	e		o
Basses		a	

**Tableau 5 : Consonnes de l'alphabet officiel bésiro**

	Bilabiales	Alvéolaires	Alvéo-palatales	Palatales	Rétroflexes	Vélares	Glottales
Occlusives	p	t	ty			k	ʔ
Nasales	m	n		ɲ			
Fricatives	b	s		xh	x		
Affriquées				ch			

<b>Liquides</b>		r					
<b>Semi-voyelles</b>				y			

Les voyelles longues sont dupliquées, et les voyelles nasales ne sont pas notées, dans la mesure où elles ne sont pas phonémiques. Le rapport publié (VALENZUELA, 1995) à la suite de l'atelier rend compte des décisions qui y ont été prises. Plus tard, PARAPAINO CASTRO *et al.* (2003) ont publié, avec l'aide du ministère bolivien de l'éducation, un livret destiné à l'apprentissage de l'alphabet. Chaque symbole est expliqué, avec des exemples. Ce livre, présent dans beaucoup d'écoles où des professeurs bilingues enseignent, va être réédité dans une version remaniée.

Depuis 1995, il n'y a eu que très peu de modifications à l'alphabet qui est toujours utilisé. En 2004, lors d'un congrès à Concepción, la décision a été prise par plusieurs professeurs référents d'inclure dans les règles orthographiques l'accent tonique. L'accent s'écrit selon les mêmes règles que le castillan : Quand le mot est oxytonique (la syllabe accentuée est la dernière), s'il se termine par une voyelle ; s'il est paroxytonique (la syllabe accentuée est l'avant-dernière), s'il ne se termine pas par une voyelle et sur tous les mots proparoxytoniques (la syllabe accentuée est l'antépénultième). Bien que sujette à une polémique cette décision a été prise en raison de l'existence de paires minimales qui ne changent de sens que par une accentuation différente. Par exemple, on a : *ipiáka* 'bras' (pl.) et *ipiaka* 'je sais'. Ceci est la raison pour laquelle le mot bésiro est écrit sans accent (besiro) dans les premières publications.

À partir de 2007, des discussions se sont ouvertes au sujet des *-í* finaux. Les noms du bésiro finissent le plus souvent par *-xí*, mais aujourd'hui la dernière voyelle n'est plus prononcée que par quelques personnes âgées, et par les autres personnes lorsqu'elles chantent des chansons traditionnelles. Finalement, les désinences continuent à s'écrire, y compris si elles ne se prononcent pas.

### 5.3. Éducation Interculturelle Bilingue

La standardisation de l'alphabet a permis aux locuteurs du *bésiro* de produire du matériel scolaire pour les écoles, et, pour les enseigner, il a fallu former des instituteurs.

#### 5.3.1. L'école normale

L'histoire de l'école normale de Concepción est intéressante pour comprendre la détermination des Chiquitanos à mettre en place l'enseignement de leur langue.

Dans les années 1950 – 1960, les chiquitanos se sont rassemblés dans des communautés, après s'être révoltés contre l'esclavagisme pratiqué par les propriétaires terriens. Ils ont rapidement senti qu'il fallait pouvoir parler espagnol, le lire et l'écrire, pour défendre leurs droits. Petit à petit, dans chaque communauté, une personne était désignée, pour ses connaissances, pour être le professeur du village, mais sans reconnaissance de l'état.

Année après année, quelques élèves réussissaient à sortir des communautés avec un niveau suffisamment bon pour pouvoir faire des études post-baccalauréat. Le plus souvent, ces élèves entraient dans l'école normale de Portachuelo (province Sara du département de Santa Cruz, cf. Carte 4, page 12), remplacée plus tard par celle de Camiri (province Cordillera du département de Santa Cruz, cf. Carte 4, page 12).

Parallèlement à cela, le Summer Institute of Linguistics a commencé dans les années 1960 à organiser chaque année à Tumichucua (cf. Carte 4, page 12) des ateliers de formation en langue, santé, menuiserie, mécanique, apiculture et radiophonie à l'attention des peuples indigènes de Bolivie. Au fur et à mesure des années, des étudiants sortaient de ces ateliers avec des formations. À la fin des années 1970, le S.I.L. a dû partir de Bolivie, et l'état a abandonné l'élan d'indigénisme qui s'était mis en place.

Dans les années 1980, le déclin de la langue s'est fait sentir. L'espagnol avait remplacé le *bésiro* dans les échanges quotidiens. La *Central Indígena de Comunidades des Concepción* (C.I.C.C.) a été créée en 1985 avec l'objectif, entre autres, de penser un système d'éducation bilingue pour les Chiquitanos. Il a fallu attendre jusqu'en 1994 la loi 1565 dite de la « *reforma educativa* ». Cette réforme visait à poser les règles de l'éducation interculturelle bilingue (E.I.B.).

En 2005, une succursale de l'école normale de Camiri a été installée à Concepción pour les peuples chiquitanos, guarayos et ayoreos. Cette année (2009) est l'année de la première promotion de professeurs diplômés de cette école. Sur la centaine d'élèves qui s'apprête à sortir de l'école, seuls vingt (certains professeurs de l'école normale considèrent qu'il n'y en a même que cinq) sont bons locuteurs du *bésiro*, mais tous le parlent au moins un peu. Il faut savoir que les professeurs et les

élèves sont tous issus des communautés, et que l'examen d'entrée dans l'école est fait de telle sorte que les étudiants qui choisissent de prendre le cursus *bilingue* sont avantagés.

L'école interculturelle et bilingue de Concepción est une grande fierté pour les professeurs qui y enseignent. Mais pour que l'enseignement soit efficace, au sein des communautés où la langue est en déclin, les instituteurs ont besoin de matériels scolaires.

### **5.3.2. Matériels scolaires**

Le matériel scolaire disponible pour les instituteurs des écoles des communautés est rare, mais n'est pas inexistant. Il existe depuis 2004 un recueil de contes édité en deux petits livrets (l'un en bésiro, le deuxième étant sa traduction en castillan), accompagnés d'images destinées aux enfants. Imprimé en 2000 exemplaires, le livre a été distribué dans toutes les écoles des communautés à l'attention des professeurs. Selon des témoignages, ces livres restent le plus souvent fermés, et ne sont pas utilisés par les enseignants.

Sans conteste le livre le plus répandu, que l'on m'a présenté très souvent, est celui de PARAPAINO CASTRO *et al.* (2003, cf. 5.2.3, page 31) qui présente l'alphabet bésiro. Si ce livre est très pratique pour apprendre à écrire la langue ou comprendre son alphabet, il n'est d'aucune utilité – ce n'est pas son but – pour travailler à base de corpus, ou pour la recherche de signification de mots.

Le recueil de textes est un des objectifs de l'équipe dirigeante de la C.I.C.O.L. C'est à cet effet qu'a été créée l'équipe technique multidisciplinaire (E.T.M.).

### **5.4. Équipe Technique Multidisciplinaire**

L'Equipo Técnico Multidisciplinario (E.T.M.) a été créé sous l'aile de la centrale indigène de Lomerío (C.I.C.O.L.) pour mener à bien la collection de textes, contes, légendes, et histoires traditionnelles chiquitanos. Cette équipe, composée de quatre personnes n'a pour le moment publié qu'un seul livre bilingue (qui est édité, mais très difficile à trouver) qui comporte quelques textes accompagnés de dessins explicatifs. Créée il y a déjà plusieurs années, certains témoignages font état d'une lenteur de production un peu trop criante. Malheureusement, l'organisation n'est pas optimale puisque deux des membres de l'équipe se trouvent à Concepción, un troisième se trouve à San Antonio de Lomerío, et le dernier à Puquio Cristo Rey. Les communications entre les membres sont donc rendues très compliquées.

### **5.5. Conclusion**

La standardisation d'un alphabet est une étape importante dans l'appropriation d'une langue par sa communauté. Suite à un processus long, après plusieurs alphabets créés *ad hoc* par des non-

linguistes, ou par des linguistes dont la facilité d'usage n'était pas le but premier, l'atelier de 1995 a permis de poser les bases d'une normalisation de l'écrit.

Cette étape a accompagné le processus de scolarisation des enfants dans un cursus bilingue, dont l'école normale d'éducation interculturelle bilingue (E.I.B.) est l'aboutissement. Il est encore trop tôt pour tirer des conclusions sur son efficacité, mais il est pour le moins certain que la population chiquitano, dans son ensemble, a pris conscience de la valeur de sa langue.

Les Chiquitanos sont des gens fiers de leur culture, de leur langue, et en connaissent la valeur. Quoique la langue soit en déclin, le projet de description typologique de la langue bésiro semble, après cette première étude de terrain, susciter un vif intérêt dans la communauté. Il apparaît que le projet est compatible, voire complémentaire avec d'autres initiatives venant des chiquitanos eux-mêmes. Ces travaux conjoints, pouvant aboutir à terme à un travail de documentation de la langue, sont, de fait, le but du présent travail préliminaire.

## Conclusion

Le travail de terrain que j'ai fait au mois d'avril 2009 m'a permis d'apprécier la situation géographique, historique et sociolinguistique dont j'ai voulu rendre compte dans ce mémoire. Si l'histoire passionnante des Chiquitanos a suscité l'intérêt de la communauté scientifique depuis plusieurs décennies, à la fois par les historiens, les anthropologues, les théologiens, aucun linguiste ne s'y est intéressé de près. Mon projet de description de la langue pourra, je l'espère, palier ce manque.

Mon objectif est de décrire la grammaire du bésiro, dans une perspective fonctionnelle typologique. Mon encadrement à l'Université Lumière Lyon II, ainsi qu'au laboratoire CNRS Dynamique du La

ngage m'offre toutes les possibilités de mener à bien un tel projet. Parmi les défis que je souhaite relever, la question de la classification de la langue est primordiale. Pour l'instant, personne n'a pu rapprocher le bésiro d'autres langues avec certitude<sup>20</sup>.

Au cours du mois d'avril 2009 j'ai rencontré plusieurs personnes intéressées par mon projet, et qui pourraient être le terreau d'une collaboration longue et profitable entre la communauté chiquitano et moi.

---

<sup>20</sup> Dernièrement, Willem Adelaar (Université de Leiden, Pays Bas) a proposé l'hypothèse du rapprochement au stock des langues macro-gê, mais rien n'a été publié pour le moment.

## Références

- ADAM, Lucien et HENRY, Victor (1880) : *Arte y vocabulario de la lengua chiquita. Con algunos textos traducidos y explicados. Compuestos sobre manuscritos inéditos del XVIII° siglo.* Bibliothèque Linguistique Américaine. Tome VI. Maisonneuve y Cia. Paris, France.
- C.E.P.O.CH (2007) : *Recuperación de saberes y conocimientos ancestrales y propuesta territorial educativa del Pueblo Originario Chiquitano.* Organización Indígena Chiquitana. Consejo Educativo del Pueblo Originario CHiquitano. Concepción, Bolivia.
- DUNCK CINTRA, Ema Marta (2008) : Vozes Silenciadas: Um estudo sociolinguístico dos Chiquitano do Brasil. In Fernandes Silva, Joana A., éditeur : *Estudo sobre os Chiquitano no Brasil e na Bolívia: história, língua, cultura e territorialidade.* Pages 269 – 282. Ed. Da UCG. Goiânia, Brasil.
- FALKINGER, Sieglinde (1993) : Historia y situación actual de la lengua chiquitana. Versión abreviada y revisada de la tesis de licenciatura. Université de Klagenfurt. Klagenfurt, Autriche.
- FREYER, Bärbel (2000) : Los Chiquitanos. Descripción de un pueblo de las tierras bajas orientales de Bolivia según fuentes jesuíticas del siglo XVIII. In Jürgen RIESTER, éditeur : *Pueblos indígenas de las tierras bajas de Bolivia*, vol. 15. Santa Cruz de la Sierra, Bolivia.
- GALEOTE TORMO, Jesus (1996) : *Manityana auki besiro. Gramática moderna de la Lengua Chiquitana y vocabulario básico.* Centro de estudios chiquitanos. 1<sup>ère</sup> édition en 1993. Santa Cruz de la Sierra, Bolivia.
- KRAUSS Michael (2006) : Classification and terminology for degrees of language endangerment. In Matthias Brenzinger, éditeur : *Language Diversity Endangered*, pages 1 - 8. Mouton de Gruyter, Berlin, New York.
- KRÜSI, Martin et KRÜSI, Dorothee (1978) : Phonology of chiquitano. In Ursula Wiesemann, éditeur : *Work Papers of the Summer Institute of Linguistics, Riberalta, Beni, Bolivia, 1972-1976*, pages 53 - 93. Summer Institute of Linguistics, Riberalta, Bolivia.
- L.E.D.R.A. (2009) : Site internet. <http://icar.univ-lyon2.fr/projets/ledra/> Page « *Un continuum de compétences* ». Lien : <http://icar.univ-lyon2.fr/projets/ledra/site/profils.html> Visité en mai 2009.

PARAPAINO CASTRO, Pablino; IPAMO JIMÉNEZ, Pedro et OLIVIO, Janneth (2003) : *Guía del alfabeto bésiro*. Reforma Educativa. Santa Cruz de la Sierra, Bolivia.

PROEIB ANDES (2000) : *Estudios sociolingüísticos*. Universidad Mayor de San Simón. Cochabamba, Bolivia.

- (2001) : *Chiquitano*. Universidad Mayor de San Simón. Cochabamba, Bolivia.

RIESTER, Jorge (2006) : « *Somos la voz del árbol* » - *Entretien avec Jorge Riestter et présentation des activités de l'APCOB*. Documentaire audiovisuel. Archives Audiovisuelles de la Recherche. [http://www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/\\_video.asp?id=684&ress=2220&video=101950&for=69](http://www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/_video.asp?id=684&ress=2220&video=101950&for=69) Consulté en mai 2009. Paris, France.

SAITO, Akira (À paraître) : *Fighting against a Hydra : Jesuit Language Policy in Moxos*. In Shinzo Kawamura et Cyril Veliath, éditeurs : *Beyond the borders : Global Perspective of Jesuit Mission History*.

SANTANA, Áurea Cavalcante (2008) : *A língua Chiquitano no Brasil: aspectos fonéticos, fonológicos e transicionais*. In Fernandes Silva, Joana A., éditeur : *Estudo sobre os Chiquitano no Brasil e na Bolívia: história, língua, cultura e territorialidade*. Pages 59 – 96. Ed. Da UCG. Goiânia, Brasil.

TOMICHA CHARUPÁ, Roberto, OFMConv (2002) : *La primera evangelización en las reducciones de Chiquitos, Bolivia (1691 – 1767)*. Editorial Verbo Divino. Cochabamba, Bolivia.

UNESCO (2003) : *Vitalité et disparition des langues*. Groupe d'experts spécial de l'UNESCO sur les langues en danger. Lien : <http://www.unesco.org/culture/ich/doc/src/00120-FR.pdf> Division du patrimoine immatériel. UNESCO. Paris, France.

- (2009) : *Atlas des langues en danger dans le monde*. Version électronique. Lien : <http://www.unesco.org/culture/ich/index.php?pg=00206> Division du patrimoine immatériel. UNESCO. Publié sur internet.

- (Non publié) : *Unesco Survey : Linguistic Vitality and diversity*. Questionnaire sur la vitalité des langues.

VALENZUELA, Pilar (1995) : *Propuesta de Alfabeto de la lengua bésiro (Chiquitana)*. Taller sobre alfabetos de las lenguas del Oriente. Confederación Indígena Del Oriente Boliviano (C.I.D.O.B.) ; Central Indígena de Comunidades de Concepción (C.I.C.C.) ; Central Indígena de Comunidades Originarias de Lomerío (C.I.C.O.L.). Concepción, Bolivia.

## Liste des illustrations

<i>Carte 1 : Départements de Bolivie</i> .....	5
<i>Carte 2 : Provinces du département de Santa Cruz</i> .....	5
<i>Carte 3 : Schéma des lieux visités</i> .....	7
<i>Carte 4 : éléments choisis de Bolivie et Brésil</i> .....	12
<i>Tableau 1 : Estimations du PROEIB ANDES sur le nombre de locuteurs du bésiro</i> .....	21
<i>Tableau 2 : Tableau des consonnes du bésiro basé sur l'alphabet utilisé par ADAM et HENRY</i> .....	28
<i>Tableau 3 : Tableau récapitulatif des symboles utilisés par les Krüsi et par Galeote Tormo</i> .....	29
<i>Tableau 4 : Voyelles de l'alphabet officiel bésiro</i> .....	32
<i>Tableau 5 : Consonnes de l'alphabet officiel bésiro</i> .....	32

## Liste des abréviations

- AALLED : Afrique Amérique Latine Langues En Danger.
- A.P.C.O.B. : Apoyo Para el Campesino-indígena del Oriente Boliviano
- C.E.A.M. : Consejo Eucativo Amazónico Multiétnico
- C.E.P.O.CH : Consejo Educativo del Pueblo Originario CHiquitano
- C.I.C.C. : Central Indígena de Comunidades de Concepción
- C.I.C.O.L. : Central Indígena de Comunidades Originarias de Lomerío
- C.I.D.O.B. : Confederación Indígena Del Oriente Boliviano
- DANIDA : DANish International Development Agency
- E.I.B. : Educación Intercultural Bilingüe
- E.T.M. : Equipo Técnico Multidisciplinario
- O.I.CH. : Organización Indígena CHiquitana
- PROEIB ANDES : PROgrama de Educación Intercultural Bilingüe
- S.I.L. : Summer Institute of Linguistics
- T.C.O. : Tierra Comunitaria de Origen
- UNESCO : United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization
- UNICEF : United Nations Children's Emergency Fund